

UNE VILLE ALLÉGORIQUE DANS *LE DERNIER MOT* DE MAURICE BLANCHOT¹

[...] hurlements tremblants, étouffés, qui,
à cette heure du jour, retentissaient comme
l'écho du mot *il y a*.
« Voilà sans doute le dernier mot », pensais-je
en les écoutant.
Mais le mot *il y a* suffisait encore à révéler
les choses dans ce lointain quartier [...]
Maurice Blanchot, *Le dernier mot*

Dans *Le dernier mot* de Maurice Blanchot la narration se fait à la première personne mais ne se déploie nullement pour faire du 'je' un véritable centre de référence du récit ni de référence diégétique, ni de référence narrative². N'étant donc pas pleinement acteur (le 'je qui agit'), il y est surtout une voix, et le récit suit l'ordre d'un itinéraire³ dont la trame est constituée, fondée en quelque sorte sur sa perception progressive de la ville promue ici au rang d'un univers clos et, pour cette raison, à la fois totalisé et totalisant. Il est clair que le principe de cette double totalisation⁴, où l'état des choses dans l'univers totalisé a des conséquences totalisantes sur tout élément lui appartenant, traduit la nécessité, que l'implication du personnage-porteur de voix dans cette réalité to-

¹ Le présent article constitue une partie de notre étude « *Après coup* » précédé par « *Le ressassement éternel* » de Maurice Blanchot : une lecture, publiée par les éditions Universitas, Cracovie, 2005. Quelques coupures et modifications ont été introduites.

² La terminologie genettienne, de *Figures III*, évidemment, qui fait de *diégèse*, synonyme de fiction racontée, un signifié, de *récit*, tout d'abord, un signifiant, et de *narration* « l'acte narratif producteur ».

³ « Le récit garde apparemment la structure traditionnelle d'un itinéraire, mais qui ne se développe qu'à travers des lieux détruits et en voie de disparition » – écrit M. ANTONIOLI, *L'écriture de Maurice Blanchot. Fiction et théorie*, Editions Kimé, Paris, 1999, p. 25. C'est dans 'Figures de la loi', chapitre II de son ouvrage, que nous trouvons un exposé plus important prenant pour objet d'une partie des réflexions – faites autour d'une lecture politique, majoritairement – *Le dernier mot*.

⁴ Au plus profond de sa signification ce principe cache une ontologie qui, tout en restant celle de l'univers du récit, invite à voir en elle celle de la poésie qui a un pouvoir totalisant (en accord avec ce qu'en dit, par exemple, Jean COHEN dans sa *Structure du langage poétique*, Flammarion, 1966), celle du cauchemar et, dans une autre perspective, de l'acte de lecture, et d'écriture, tels qui se dégagent des écrits de Blanchot.

tales entraîne, de suivre passivement le cours des événements. Au plus profond de sa signification ce principe cache une ontologie qui, tout en restant celle de l'univers du récit, invite à voir en elle celle de la poésie qui a un pouvoir totalisant, celle du cauchemar et, dans une autre perspective, de l'acte de lecture, et d'écriture, tels qui se dégagent des écrits de Blanchot. Pour ce qui est de la perception en elle-même, elle y est d'abord, chose rare, auditive et, chose fréquente, visuelle.

Bibl. Jég.

Le narrateur-personnage regarde et ce qu'il voit devient enregistré, quoique de façon superficielle. Avec ce que Tzvetan Todorov appelle 'vision du dehors', associée par lui au 'pur sensualisme', on serait dans la situation du narrateur-personnage « qui peut décrire uniquement ce que l'on voit, entend, mais [...] n'a accès à aucune conscience »⁶. La phrase-seuil du récit – « Les paroles que j'entendis ce jour-là sonnaient mal à mes oreilles, dans la plus belle rue de la ville » – semble bien traduire cet avatar de la situation du narrateur-personnage et poser la règle de base de la vision qui y domine. Il serait intéressant d'y ajouter tout de suite une certaine coïncidence de vision avec *Apocalypse de Jean* et sa rhétorique où « Et je vis », « Après cela je vis », etc., rythment l'ensemble du récit 'apocalyptique'. Il entend des bruits et des paroles, parfois des bruits de paroles que le haut-parleur reproduit et que les échos repercutent. Toutefois, en tant que voix, il n'est qu'une voix parmi d'autres voix et, au début du moins, ce n'est pas la sienne qui jouit d'une autorité excessive par rapport aux autres voix. S'il y a une quelconque activité de sa part, elle est principalement verbale, celle de quelqu'un – c'est bien son statut de base et de fond dans ce récit, tant diégétiquement que narrativement parlant – qui cherche à s'entretenir de vive voix avec d'autres et s'entretenir ainsi dans un état de curiosité qui le porte à s'informer et à comprendre, même si, en définitive, cette compréhension ne s'avère ni positive, ni affirmative.

Il nous semble que la cause première en serait que, en tant qu'instance narrative, il n'y prime qu'en apparence parce que, à ce niveau de structure, ce narrateur-personnage – bien que, ponctuellement, provisoirement, il prenne dans la suite figure de juge et de professeur – demeure impliqué dans un échange de parole qu'il serait difficile de nommer un véritable dialogue, tant les répliques, décousues dans leur non-continuation, retrouvent leur unité fragmentaire seulement dans ce que nous nomme-

⁵ La pureté de ce sensualisme ne semble cependant nous renvoyer au catégorique « nihil est in intellectu quin prius fuerit in sensu ».

⁶ Voir *Le récit comme procès d'énonciation*, III chapitre de son ouvrage *Littérature et signification*, Larousse, 1967, coll. langue et langage, p. 80. Cette classification, empruntée à *Temps et roman* de J. Pouillon et modifiée par Todorov, se trouve chez nous appliquée au récit où l'identité narrateur personnage, bien que réalisée spécifiquement, n'est aucunement remise en question.

⁷ M. BLANCHOT, *Le dernier mot*, dans *Après coup précédé par Le ressassement éternel*, Les Éditions du Minuit, 1983, p. 57.

⁸ Empruntant une classification utile à Jacques Wagner notons que trois statuts culturels de la voix sont à prendre en considération dans la suite de notre lecture : « la voix pensée (par la philosophie, l'esthétique, la rhétorique, ou la stylistique), la voix représentée (par le roman, le théâtre, la poésie, éventuellement les arts visuels), la voix pratiquée (l'art lyrique, l'interlocution sociale de la conversation, des salons, des cafés et des rues) », J. WAGNER, *La voix pensée, la voix représentée, la voix pratiquée dans la culture et la littérature françaises de 1713 à 1875*, [in:] *La voix dans la culture et la littérature françaises 1713 à 1875*, Presses Universitaires Blaise-Pascal Clermont-Ferrand, 2001, coll. Révolutions et Romantismes, p. 15.

⁹ Complémentaire du regard.

rions volontiers une polyphonie faite d'une constellation de propos n'ayant rien à voir avec un développement cohérent d'idées. En dégager la figure n'est pas du tout évident et resterait toujours une décision arbitraire. La première suggestion, celle d'y voir un labyrinthe, au sens figuré, s'appliquerait tant à la situation du narrateur dans cet espace urbain qu'il tente de reconnaître qu'à ses tentatives de nouer le contact et la conversation.

Dès le premier moment cet univers a toutes les apparences d'un univers auquel, *primo*, l'accès ne semble pas libre et, *secundo*, la libre circulation des individus n'est pas, non plus, une évidence. La première question que pose le narrateur-personnage au premier passant rencontré porte sur le mot d'ordre que, manifestement, il ignore, et dont la connaissance paraît indispensable : « – Quel est donc le mot d'ordre ? – Je vous le confierais volontiers, me répondit-il ; mais voilà, c'est que justement, aujourd'hui, je n'ai pas réussi à l'entendre ». Le passant rencontré ne lui est donc d'aucun secours. Curieusement, le narrateur-personnage lui propose de ne pas s'en préoccuper et lui annonce l'intention d'aller chercher un certain Sophonie faisant comprendre par là que ce personnage au nom énigmatique pourrait remédier à l'ignorance du mot d'ordre, laquelle est partagée par tous les deux et, dans l'hypothèse d'une absence de mot d'ordre qui, ce jour-là, n'aurait pas été annoncé du tout, par tous les habitants de la ville. Pourtant, pour une raison inconnue, le nom énoncé cause une réaction de la part du passant qu'on aurait tout d'abord tendance à qualifier de négative : « Il me regarda d'un air mauvais. – Votre langage ne me plaît qu'à moitié. Etes-vous sûr de vos paroles ? – Non, dis-je en haussant les épaules ; comment pourrais-je en être sûr ? C'est un risque à courir »¹⁰. La réaction du passant, dite négative, s'avère apparente sans que la confusion disparaisse.

Dans ce cas-là, l'importance du mot d'ordre consisterait essentiellement en un rappel à l'ordre dont la première occurrence serait, nous semble-t-il, la possibilité d'être d'intelligence avec le passant qui, par ailleurs, préfigure les relations avec d'autres habitants de la ville. L'enjeu en serait la communication interhumaine dans son sens général double : la communication linguistique et, au plus profond allégorique, son avatar littéraire. Quant au rappel à l'ordre dans sa version première, générale, il ne serait pas faux de supposer que le nom de Sophonie, qui prête à confusion au moment du premier contact et du premier échange de paroles entre notre narrateur-personnage et le passant, possède de sens lourds de sous-entendus¹¹. Si énigme il y a, ce nom appartenant au neuvième parmi les douze petits prophètes de l'*Ancien Testament*, désigne, dans une lecture littérale de son nom, celui que « Dieu a caché », ce qui, sans doute, était primitivement une façon de suggérer le prestige de la protection divine dont il devait jouir auprès de ses coreligionnaires. Sa prophétie, petite par son volume, reste considérable par le caractère radical, eschatologique¹² de ce qu'elle annonce. Limitons-nous à noter qu'en grec *eskatos* signifie **dernier** et *logos* signifie **mot** et que tel est le titre du récit

¹⁰ M. BLANCHOT, *Le dernier mot...*, op. cit., p. 57.

¹¹ Dans la suite de notre lecture nous mettons à profit certains éléments d'une riche étude de Daniel WILHEM, *Maurice Blanchot : la voix narrative*, Union Générale d'Éditions, 1974, coll. 10/18. Toutefois, il est à remarquer que ses développements, centrés sur « l'attrait d'un nom » auquel répond *Le dernier mot* – c'est son hypothèse de lecture – ne prennent aucunement en considération le nom de Sophonie lequel, selon nous, joue un rôle stratégique de déclenchement, ou de déclic initial, de « réseaux connotatifs » qui se superposent sur la fiction du récit blanchotien.

¹² En grec, *eskatos* (**dernier**) *logos* (**mot**, parole, voix). L'eschatologie est, en théologie, « étude des fins dernières de l'homme et du monde » – dit *Le Petit Robert*. Une telle perspective est certainement à prendre en considération.

discuté. Pour ce qui est de Sophonie, il est à remarquer que, dès le fragment-seuil, son nom, pris dans sa force de l'allusion biblique¹³, constitue un lieu stratégique du *Dernier mot*. Cela revient à dire que, dans le cadre du récit, une fois décrypté, ce nom implique tout de suite une lecture où la mise en abyme¹⁴, que le nom de Sophonie impose au déroulement de la suite du récit¹⁵, pose, dans un premier temps, le mot d'ordre en tant qu'objet de quête (un objet ignoré d'une quête énigmatique¹⁶) dans la perspective d'une prophétie aux enjeux, *primo*, suprême – Dieu, innommable, doublement évoqué, par le nom et dans le nom du prophète¹⁷ – et, *secundo*, ultime dans tout ce que la prophétie annonce de radical, c'est-à-dire d'eschatologique. Notons de même qu'on ne peut pas exclure que c'est précisément à cette allusion, ayant valeur de mise en abyme, qu'avait pensé Blanchot évoquant, dans *Après coup*, « une narration plus linéaire, pourtant péniblement complexe »¹⁸. Dans ce sens-là, déterminée après coup, la complexité serait donc tout d'abord due à ce qu'assument ici le nom du prophète et le *Livre* que celui-ci recouvre. Etant de nature prédictive tous les deux, le second élément (prophétie authentique) enchâssé dans le premier (nom de prophète), imposent au *Dernier mot* – par la mécanique de la mise en abyme justement, qui est toujours une infraction à la linéarité du récit canonique – une lecture 'prédictive'¹⁹ de la suite du récit. L'effet de cette infraction est que le pouvoir prédictif de la prophétie dans son ensemble implique une préfiguration implicite du réel dénouement du récit dont le titre, avec la perspective eschatologique suggérée, éveille les résonances profondes d'une forte défamiliarisation. A quoi – nous l'avons déjà suggéré – les premiers éléments du cadre général

¹³ C'est une allusion empirique à effets sémantiques. Elle est érudite et directe ; voir notre *Entre langage et silence*, dans J. LAJARRIGE et Ch. MONCELET (études réunies par), *L'allusion en poésie*, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2002, coll. Littératures.

¹⁴ Dans ce cas-là, on pourrait dire qu'elle équivaut à une prolepse structurale généralisée. Tant le récit de Blanchot emprunte intertextuellement au *Livre* de Sophonie. Pour ce qui est de la notion même, nous renvoyons à une claire présentation de l'origine et des modalités de ce procédé de chez Daniel MOUTOTE, *André Gide : esthétique de la création littéraire*, Honoré Champion éditeur, 1993.

¹⁵ En bref, la relation entre la mise en abyme et le déroulement de la suite du récit serait celle de '(con)fusion' ; formule empruntée à Fernand HALLYN nous fait rappeler ce qu'il dit, toujours lapidairement, du *Songe* de Kepler en tant que « récit encadré » : « D'une part, l'enchâssement équivaut à une construction par plans successifs et permet de distinguer nettement des voix et des situations d'énonciation variées [...] D'autre part, le procédé se prête à un jeu de miroirs dans la mesure où le narrateur général ne s'efface le plus souvent qu'en apparence [...] », voir *Le Songe de la Lune*, [in :] *La structure poétique du monde: Copernic, Kepler*, Eds. du Seuil, 1987, p. 276.

¹⁶ Complémentaires pourraient être les réflexions de Michel FOUCAULT sur l'invisibilité de la loi dans les récits de Blanchot. A ce sujet voir la cinquième partie de son article *La pensée du dehors*, dans *Critique*, n° 229, juin 1966, qui porte le titre emblématiquement, pour notre propos, interrogatif : « Où est la loi, que fait la loi ? ». Cette même interrogation organise, nous semble-t-il, l'itinéraire du narrateur-personnage.

¹⁷ Ce qui est aussi une mise en abyme, mais non pas au niveau de la structure du récit (le récit dans le récit), mais au niveau du nom (le nom de Dieu dans le nom du prophète).

¹⁸ M. BLANCHOT, *Après coup précédé par Le ressassement éternel*, p. 93. Rappelons que la 'narration plus linéaire', celle du *Dernier mot*, l'est par rapport à *Thomas l'Obscure*.

¹⁹ Pour cette structure narrative et le sens de l'épithète proposée, voir M. BRAUD, *Etude d'un roman : « Vendredi ou les limbes du Pacifique » de Michel Tournier*, [in :] E. ANDRUSZKO et al., *Introduction à l'analyse des textes littéraires français du XX^e siècle*, Kraków 1999, série « Romanica Cracoviensia », p. 178.

du récit concourent. D'après ce qui vient d'être dit, la prophétie biblique se dédouble en un type de « prédiction » textuelle au degré de fictionalité minimal.

Dès lors, pour un certain temps, clos et grand, l'espace devient clos et petit. Pour un moment, la bibliothèque de la ville prend l'aspect d'une prison, telle est du moins la toute première impression que l'enfermement (arrestation ?) du narrateur-personnage fait naître. Une possible conformité entre la bibliothèque (vide) et la prison s'associe à ce que, avant d'être enfermé, le narrateur-personnage entend lui être dit par le « petit homme sec »²⁰. Ce dernier lui impose, « avec sévérité », de se taire et, en guise de justification implicite du jugement prononcé contre celui qui a rompu le silence, lui jette : « – [...] C'est l'heure de la solitude ». Si 'creix du sens' il y a, cette infraction au règlement de la bibliothèque nous conduit vers le pathétique d'un sens émotionnel primitif.

La ferme intention d'épurer les mœurs et de mettre fin aux pratiques religieuses synchrétiques que déclare Yahvé par la bouche de son porte-parole, concerne spécialement la ville de Jérusalem, le seul lieu légal du seul culte légal, c'est-à-dire monothéique²¹. Toutefois la dépravation des mœurs à Jérusalem est à son apogée. C'est pourquoi ce que Yahvé annonce à cette ville prend la mesure d'une véritable calamité : « So 3,1 – Malheur à la rebelle, la souillée, à la ville tyrannique ! So 3,2 – Elle n'a pas écouté l'appel, elle n'a pas accepté la leçon ; à Yahvé, elle ne s'est pas confiée, de son Dieu, elle ne s'est pas approchée ». Il n'est pas inintéressant non plus que la suite de cette troisième partie de la prophétie apporte des éléments supplémentaires dont la signification – outre ce par quoi ces éléments parachèvent la vision du prophète – s'avère foncièrement intertextuelle : « So 3,6 – J'ai retranché les nations, leurs tours d'angle ont été détruites ; j'ai rendu leurs rues désertes : plus de passants ! leurs cités ont été saccagées : plus d'hommes, plus d'habitants ! » Les éléments qui y sont fournis – les tours détruites, les rues désertes, même les passants qui disparaissent – sont dans un rapport d'affinité avec les éléments constitutifs du cadre général du *Dernier mot* comme si – hypothèse qu'il nous est impossible de vérifier – Maurice Blanchot, à qui Sophonie et son *Livre* servent de (c)ouverture allusive, de prétexte et de prétexte, les puisait en premier lieu dans ce passage du *Livre de Sophonie* où les nations sont retranchées, les tours d'angle détruites, les rues désertes, les cités saccagées²². A continuer la lecture du *Dernier mot*, on constate l'importance de ces éléments dans la description de la ville en voie de désagrégation dont la dernière épreuve est la chute de la tour.

Parmi toutes les faveurs qui seront accordées à tous les justes et humbles, auxquels l'avenir appartient, la première d'une longue liste est celle de la purification des lèvres : « So 3,9 – Oui, je ferai alors aux peuples des lèvres pures, pour qu'ils puissent tous invoquer le nom de Yahvé et le servir sous un même joug ». En tant qu'expression métaphorique, les « lèvres pures », qui trouvent un peu plus loin, So 3,13, leurs contraires avec les iniquités telles que « mensonge » et « langue trompeuse »²³, désignent la né-

²⁰ M. BLANCHOT, *Le dernier mot*, op. cit., p. 58.

²¹ *Pismo Święte Starego i Nowego Testamentu*, Księgarnia Św. Wojciecha, Poznań, 2000, wyd. 3 ; pour le *Livre de Sophonie*, tom III, p. 622.

²² A cette nuance près que retrancher, détruire, déserrer, saccager appliqués au *Dernier mot* annonceraient non seulement le récit d'une catastrophe mais la catastrophe de son propre récit.

²³ « So 3,12 – Je ne laisserai subsister en ton sein qu'un peuple humble et modeste, et c'est dans le nom de Yahvé que cherchera refuge ; So 3,13 – le reste d'Israël. Ils ne commettront plus d'iniquité,

cessité d'un renouveau dans toutes les pratiques de la langue pour que ne se reproduise plus jamais l'exemple de la Jérusalem 'rebelle', 'souillée' et 'tyrannique' qui, *So* 3,2, « n'a pas écouté l'appel, [...] 'a pas accepté la leçon ». Si « à ahvé, elle ne s'est pas confiée », c'est que ses modes de vie et de pratiques religieuses, syncrétiques tous les deux, se perpétuent. Purifier la langue semble vouloir dire la changer pour retrouver la véritable communion primitive avec Dieu, avec ou sans une intercession auprès de lui. Cela traduit tout d'abord l'exigence de ne plus mentir et, par là, ne plus tromper, ne pas louer les faux dieux avec du langage trompeur, c'est-à-dire d'observer de nouveau la loi de la vraie religion. Ainsi formulée, la promesse contient au fond la *conditio sine qua non* d'un changement capital de toute la réalité spirituelle du peuple juif aussi bien dans son aspect individuel que collectif²⁴. Tel est le prix du salut promis qui, s'il vient, provoquera une joie générale : « *So* 3,4 – Pousse des cris de joie, fille de Sion ! une clameur d'allégresse, Israël ! Réjouis-toi, triomphe de tout ton cœur, fille de Jérusalem ! *So* 3,15 – Yahvé a levé la sentence qui pesait sur toi ; il a détourné ton ennemi. Yahvé est roi d'Israël au milieu de toi. Tu n'as plus de malheur à craindre ». De nature symbolique, la présence de Yahvé parmi son peuple – ici « fille de Sion », « fille de Jérusalem », criant de joie et clamant d'allégresse – satisfait au double engagement de l'Ancienne Alliance : « *So* 3,19 – Me voici à l'oeuvre avec tous tes oppresseurs. En ce temps-là, je sauverai les éclopées, je rallierai les égarées, et je leur attirerai louange et renommée par toute la terre, quand j'accomplirai leur restauration. *So* 3,20 – En ce temps-là, je vous guiderai, au temps où je vous rassemblerai ; alors je vous donnerai louange et renommée parmi tous les peuples de la terre, quand j'accomplirai votre restauration sous vos yeux, dit Yahvé ». Dans cette perspective, qui est une perspective globale et, en même temps, ouverte (perspective-rétrospective et perspective-prospective coexistent et cherchent à se rencontrer idéalement²⁵), la restauration de Jérusalem signifie un renouveau où, en parfait accord avec l'idée fondamentale de l'Ancienne Alliance, l'état d'origine et l'état d'avenir se rencontrent. Le tout premier fond du sens qui semble se montrer serait de voir en ce qui devrait et pourrait (devra et pourra) être refait, retrouvé, l'invitation au retour à ce qui était originaire, à cet état où le pacte matérialisait l'union du peuple avec l'Etre suprême, et les « lèvres » étaient « pures ». Il nous faut conclure – en une conclusion à l'évidence ponctuelle – pour *Le dernier mot* réfléchi par le prisme qu'offre Sophonie comme nom à double facette, que ceci étant posé, origine et avenir étant rapprochés, la tension entre état d'origine et état à venir acquiert valeur d'emblème – comme, par ailleurs, l'Ancienne Alliance en est un pour la prophétie mise par le récit en abyme – où l'intratextuel du nom de Sophonie mis

ils ne diront plus de mensonge ; on ne trouvera plus dans leur bouche de langue trompeuse. Mais ils pourront paître et se reposer sans que personne les inquiète ».

²⁴ Dans toute cette lecture, les commentaires de *Stary Testament* nous servent d'inspiration, Księgarnia Św. Wojciecha, Poznań, 2000, tom III, wyd. 3, et ceux de *La Bible* dans la traduction oecuménique, Société Biblique Française et Editions du Cerf, 1977.

²⁵ « En imagination, en idée » et « de manière idéale » ne s'excluent pas. En même temps, nous saisissons l'occasion pour rappeler que la thématique de la prospective (récits de 1935/36 – événements de 1939–1945 – republication de 1983), de la perspective-rétrospective de la prétendue prophétie (1983 – 1939–1945 – 1935/36), et de la « perspective (non-perspective) » pèse sur le commentaire blanchotien ; voir la partie « *Après coup* » blanchotien – une *postface anachronique* de notre étude.

en abyme, tel un dispositif de départ, laisse ses marques tant structurales que textuelles d'avertissement énigmatique²⁶.

La chute de la bibliothèque que textualise la première séquence du *Dernier mot* trouve, dans la finale, une continuation allégorique dans la chute de « la dernière tour qui subsiste [et qui] ne doit pas tomber en ruine comme les autres ». Intertextuellement et, à la fois, paratextuellement et métatextuellement, cette seconde chute invite à être associé au motif et au mythe de la tour de Babel. Dans tout ce contexte que nous ne pouvons que résumer, il est à prendre en compte qu'originellement la Tour de Babel en tant que mythe renvoie à l'orgueilleux désir humain de construire une ville et une tour dans un acte de défi jeté à Yahve (« Allons !, dirent-ils, bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet touche le ciel »²⁷) comme, à l'autre bout, il renvoie au « brouillage » de la langue (« Aussi lui [à la ville] donna-t-on le nom de Babel car c'est là que Seigneur brouilla²⁸ la langue de toute la terre, et c'est de là que le Seigneur dispersa les hommes sur toute la surface de la terre »²⁹) qui est canoniquement interprétée comme une punition la plus sévère infligée au peuple rebelle groupé autour de la double idée d'unicité, en même temps nationale / territoriale et linguistique³⁰ ; « Faisons-nous un nom afin de ne pas être dispersés sur toute la surface de la terre »³¹. Puisque, « en hébreu, il y a un jeu de mots entre le nom de *Babel* (= Babylone) et le verbe traduit par *brouilla* »³², il est à déduire du mythe que même étymologiquement³³ l'idée blasphématoire de construire la ville de Babel et dans cette ville une grande tour, cause véritable du brouillage de la langue, met définitivement fin à cet état où, comme le dit *Genèse* 11,1, « la terre entière se servait de la même langue et des mêmes mots »³⁴. Non sans contredit, ne serait-il pourtant acceptable de compléter l'hypothèse d'une

²⁶ D'après ce que nous dit le glossaire de *La Bible* dans la traduction oecuménique, op. cit., p. 1720–1721, l'un des sens du terme de parabole est non seulement de parler par images mais aussi de constituer un enseignement énigmatique ! D'après le *Lexicon graecum Novi Testamenti* de Francisco Zorell, S.I., *parabole* peut encore relever de *juxtapositio*, *comparatio* et *collatio* ; Biblical Institute Press, Rome, 1978 pour la troisième édition, pp. 984–985.

²⁷ *Genèse*, 11,4, dans *La Bible* dans la traduction oecuménique, Société Biblique Française et Editions du Cerf, 1977, p. 34.

²⁸ Il n'est pas sans importance pour notre propos que, à la lumière d'une explication philologique fournie par cette édition de *La Bible*, entre brouillage et confusion il existe une synonymie : « 11,9 brouilla la langue (ou mit la confusion dans la langue) », p. 34.

²⁹ *Genèse*, 11,9, dans *La Bible* dans la traduction oecuménique, Société Biblique Française et Editions du Cerf, 1977, p. 34.

³⁰ Nous y mettons à profit les notes et commentaires proposés par l'édition polonaise de *La Bible* : *Pismo Święte Starego i Nowego Testamentu*, Księgarnia Św. Wojciecha, wyd. 3, Poznań, 2000. Pour *Genèse*, 1–9, voir : *Stary Testament*, tom III.

³¹ *Genèse*, 11,4, dans *La Bible* dans la traduction oecuménique, Société Biblique Française et Editions du Cerf, 1977, p. 34.

³² Une note de la p. 34, dans *La Bible* dans la traduction oecuménique, Société Biblique Française et Editions du Cerf.

³³ Dans sa réflexion 'étymologique' sur l'alternative : primauté du contenu (mythe d'Aphrodite) sur la forme (nom Aphrodite/ née d'*écume*) ou primauté de la forme sur le contenu, Jean RICARDOU contribue à une réflexion fort intéressante sur la naissance des mythes, voir *Problèmes du Nouveau Roman*, Ed. du Seuil, 1967, coll. Tel Quel, p. 13.

³⁴ *Genèse*, 11,1, dans *La Bible* dans la traduction oecuménique, Société Biblique Française et Editions du Cerf, 1977, p. 34.

(im)possibilité du salut par la purification des lèvres, qu'évoque la parole (c)ouverte de Sophonie, par l'idée d'une séparation d'avec la langue de Dieu, celle de la création du monde, effet du 'brouillage' de la langue et de la dispersion du peuple « sur toute la surface de la terre » ? Ne serait-il possible de déduire des deux interprétations qui s'esquissent que toujours, par le biais du *Livre de Sophonie* et par le biais du mythe de Babel, un éventuel remède (espoir) et, antinomiquement, le « réel » malheur devenu objet de honte (peur), « condamnés » à coexister, figurent métaphoriquement la condition d'homme dans son aspect individuel et la condition humaine dans son aspect collectif ? Il n'est pas sans signification pour la suite de notre lecture que le mythe de Babel oppose symboliquement la verticalité du « toucher le ciel » humain, qui traduit le désir ascensionnel non sans relation avec le rejet de la protection divine, à l'horizontalité du « disperser les hommes sur toute la surface de la terre » divin, qui signifie la punition de nature dispersive, diversificatoire. Et cette dispersion-diversification, effet du « brouillage » de la langue, cache la naissance mythique de toutes les langues du monde dont celle du *Dernier mot*. Le rapport d'affinité intertextuelle entre le récit de Blanchot, *Le Livre de Sophonie* et le mythe de Babel va atteindre son point culminant avec la chute finale de la tour.